

L'ÉCHO DE PARIS, 15 novembre 1891, p. 2.

Hier, nous avons reproduit ici le jugement sur Meyerbeer de deux artistes qui connurent le maître et prirent part à la première création de *l'Africaine*.

Naturellement, ces deux artistes ne partagent pas l'avis de M. André Maurel qui entamait naguère à belles dents le prestige de Meyerbeer.

Mais puisque Meyerbeer accapare encore l'actualité, puisque, ce soir, il occupera l'Opéra en souverain maître, ne pensez-vous pas qu'il serait piquant de le faire comparaître devant ses pairs en musique, devant quelques compositeurs d'aujourd'hui?

Comment la jeune Ecole juge-t-elle cet ancêtre? Quelle place lui octroie-t-elle dans l'histoire de l'Art? Quelle influence lui accorde-t-elle dans l'évolution musicale?

Il était naturel de converser tout d'abord avec

M. Massenet

que le nombre et la valeur de ses œuvres ont mis en évidence depuis déjà plusieurs années.

Un modeste appartement au quatrième étage, rue du Général-Foy. Une salle à manger où brillent des plats d'argent. Un petit cabinet de travail où ne se remarque rien de particulier, sinon, en guise de pupitre, sur un bureau, une lyre d'or.

Le maître survient, pressé et empressé, enveloppé dans une robe de chambre gros bien, une calotte canonique sur le sommet de la tête, des lunettes à la main.

A peine ai-je prononcé le nom de Meyerbeer, que M. Massenet s'écrie, hachant ses phrases, prodiguant les gestes:

— «Je suis pressé!... oh! très pressé!...Je n'ai jamais eu le temps, dans ma vie, de perdre dix minutes...Je suis à la tâche depuis quatre heures du matin!

«Meyerbeer?...Que voulez-vous que je vous raconte sur Meyerbeer? Pour dire sur ce sujet quelque chose de juste et de raisonnable, il me faudrait y réfléchir pendant toute une journée. Or, je n'ai pas le temps...là, vraiment!... Et puis, pour ne pas dire de bêtises, je devrais formuler mes idées. De cela, je suis incapable. Je ne sais pas écrire. Il serait aussi difficile pour moi de rédiger un article que pour vous de composer une symphonie.

» D'ailleurs, qu'importe mon opinion? Elle ne pèserait pas d'un grand poids. Au surplus, je n'en ai pas...»

— » Cependant...

— » Eh bien, quoi? On joue Meyerbeer à l'Opéra depuis soixante ans. Affirmer qu'il n'a pas de génie, ce serait affirmer que le public qui l'applaudit depuis soixante ans est un imbécile. Est-il vraisemblable que le public se trompe durant si longtemps? Voyons, franchement?

» J'avoue toutefois que je suis perplexe. Je songe à Rameau que personne ne veut plus jouer ni entendre jouer. Jamais musicien n'obtint autant de succès que lui et un succès aussi durable. On a goûté et applaudi sa musique pendant plus de cent ans, et aujourd'hui on la délaisse! Actuellement la mode est à Wagner. Combien persistera-t-elle? Je ne sais. A notre époque, on se hâte de vivre, on vit à la vapeur...Je crois que le mieux est de travailler pour soi seul. Si, après la mort, quelque chose de nous demeure, tant mieux! S'il ne reste rien, tant pis!»

Et M. Massenet se lève, impatient de retourner à la tâche.

J'aurais vivement désiré m'entretenir avec M. Emmanuel Chabrier.

On sait le talent de l'auteur d'*Espana*; on se rappelle le succès et l'originalité du *Roi malgré lui*, exécuté à Paris, et de *Gioendoline* jouée à Bruxelles, puis à Vienne, à Cologne, à Carlsruhe, et qu'on s'étonne de ne pas voir à l'Opéra. Malheureusement, M. Emmanuel Chabrier est à la campagne, absorbé par l'œuvre nouvelle – *Briséis* – à laquelle il travaille sans trêve, et dont les paroles sont de Catulle Mendès.

M. Vincent d'Indy

M. Vincent d'Indy n'est encore que peu connu du grand public. Mais il jouit d'une faveur extrême auprès de ceux qui suivent assidûment les concerts de la Société nationale de musique. C'est à l'un de ces concerts qu'un quatuor de lui pour instruments à cordes obtint, l'année dernière, un succès de franc aloi. Il importe aussi d'ajouter qu'il y a cinq ou six ans M. Vincent d'Indy remporta, avec son drame lyrique le *Chant de la cloche*, le prix de la Ville de Paris. On pense également beaucoup de bien de son *Wallenstein*, exécuté chez Lamoureux. En ce moment, M. d'Indy écrit, paraît-il, les paroles et la musique d'un drame lyrique. On le considère, dans certains cénacles, comme le Maître de la Jeune Ecole. Les jeunes musiciens lui ont voué une affectueuse admiration.

M. Vincent d'Indy, lui aussi est à la campagne, attend, pour rentrer à Paris, la tombée des premiers flocons de neige. C'est de l'Ardèche qu'il veut bien m'envoyer la lettre suivante aussi

significative que brève, aussi ironique que discrète.

Monsieur,

Je crois que les opinions d'un artiste sont plus intéressantes à lire dans ses œuvres que dans les journaux.

Permettez-moi donc de répondre très brièvement et par un seul mot aux trois premières questions que vous me posez au sujet de Meyerbeer.

En art, aussi bien qu'en philosophie, *l'éclectisme* est, à mon sens, condamnable et pernicieux.

Or, Meyerbeer fut un grand éclectique.

Quant à son influence, elle ne se fait guère plus sentir que chez quelques produits des vieux Conservatoires...et encore!

Veuillez agréer...

VINCENT D'INDY

M. Henri Quittard

Est un jeune compositeur que César Franck, dont il fut l'élève, tenait en estime très affectueuse. En relations familières avec nos jeunes poètes (Décadents, Symbolistes, Romanistes, Magnifiques, etc.) son appréciation sur Meyerbeer pouvait donc traduire un état d'esprit intéressant à noter.

La voici:

«Que Meyerbeer soit un grand, un très grand compositeur, l'empressement de la foule à aller entendre ses œuvres, pour certains, est une preuve suffisante. D'ailleurs, assez de critiques autorisés, depuis plus d'un demi-siècle, ont voulu le démontrer. Pour moi, je lui reconnaîtrai toutes les qualités qu'on voudra, si l'on accorde que Meyerbeer n'a eu, sur son art, aucunes idées originales, et qu'il n'a jamais su se créer un style vraiment personnel. C'est assez pour le classer bien loin des maîtres.

S'agit-il de son influence sur l'Ecole moderne? Mais elle est nulle!

A aucune époque, d'ailleurs, Meyerbeer n'a eu d'élèves ni d'imitateurs. Et, en effet, on ne peut imiter que ce qui existe. On pourra imiter, copier même, Gluck, Wagner ou Rossini (bien entendu, je n'apprécie ni ne compare), parce qu'il y a chez eux une unité, une force expressive qui coordonne toutes les parties de l'œuvre.

Dans Meyerbeer, rien de tel.

Cependant il est juste de reconnaître que nos prédécesseurs lui furent redevables de quelque innovation. Dans *Robert le Diable*, il y a déjà une manière vraiment neuve de traiter l'orchestre et de l'intéresser au drame.

Si Meyerbeer n'eût suivi que ses propres inspirations, il fût devenu un de nos maîtres. Malheureusement il a mieux aimé le succès immédiat à la gloire durable. Il l'a obtenu, mais je crois que pour lui l'oubli ne tardera pas à venir. A ses grandes machines décoratives, qui peuvent encore séduire la foule, les vrais artistes, tout en leur faisant la place qui leur est due, préféreront toujours une page de Bach, de Beethoven ou de César Franck.»

Vous voyez que nos compositeurs n'accordent à Meyerbeer qu'une médiocre considération.

Cette note intransigeante détonne, sans trop étonner, dans le concert d'acclamations qui s'élèvera autour du buste couronné triomphalement de l'auteur illustre des *Huguenots*, du *Prophète* et de l'*Africaine*.

J. D.

Journal Title:	L'ÉCHO DE PARIS
Journal Subtitle:	
Day of Week:	Sunday
Calendar Date:	15 NOVEMBRE 1891
Printed Date correct:	
Volume Number:	
Year:	
Series:	
Issue:	2736
Pagination:	2
Title of Article:	MEYERBEER ET L'ÉCOLE MODERNE
Subtitle of Article:	
Signature:	J. D.
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Internal main text
Cross reference:	